

LE PAYS D'AUGE A TRAVERS...

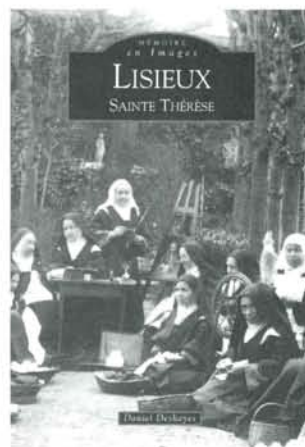
Lisieux, Sainte Thérèse, Mémoires et Images

Daniel DESHAYES, éditions Alan Sutton, mai 2003. 96 pages, illustrations.

La collection repose sur le concept d'une illustration très riche accompagnée de textes. Dans cet ouvrage, l'association est parfaitement réussie. Même si certaines images nous sont déjà familières, le texte donne un éclairage loin des sentiers battus. La destinée de Thérèse est étroitement replacée dans le cadre de sa ville. Le narrateur, Daniel Deshayes, connaît Lisieux et explique, par un cheminement imagé, les liens qui se sont tissés entre la carmélite et la cité. La réalité de la ville, des hommes et de la vie de Thérèse est mise en perspective avec les images officielles, autorisant comparaison, ainsi que critique.

Un regard nouveau qui permet de mieux comprendre l'association qui s'est construite entre la sainte et la ville. Des photos inédites, des informations précises constituent les attraits de cet ouvrage.

Françoise DUTOUR



Les Cahiers inédits, 1887-1936

Henri de Régnier, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 2002, 1 004 pages. Edition établie par David J. Niederauer et François Broche.

Henri de Régnier naît à Honfleur en 1864, car son père y est inspecteur des douanes. Celui-ci est nommé à Paris en 1870 et son fils, avec lui et toute la famille, quitte la ville de Honfleur presque définitivement. Il y reviendra ponctuellement et donnera son habit d'académicien au Musée Eugène Boudin de cette ville. Cette petite enfance, vécue à Honfleur, lui inspirera quelques vers dans *Trèfleblanc* (*La côte verte*, en 1899) et un poème du *Miroir des heures* (1910).

Au fil des pages, peu à vrai dire, car la carrière de Henri de Régnier est essentiellement parisienne, l'enfance honfleuraise est évoquée.

En 1887, après des remarques, jugées maintenant politiquement incorrectes, sur « Kahn, le barbu, si juif », les phrases tant attendues sur Honfleur, mais si (bien) fabriquées arrivent : évocation de la Côte de Grâce, de son cordier, de ses cabines de bain, de ses loueurs de costumes de bain, du plaisir des bains dans l'eau froide, des ex-voto de sa chapelle de Grâce, de la guerre de 1870 à Honfleur et de la maison familiale. Trois ans plus tard, en 1890, Henri de Régnier se souvient de Honfleur et d'une maison aux grands stores japonais avec dessins de magots et de pagodes. En 1919, la lecture de *l'Histoire des Normands* de Revel le ramène à la même maison et à ses visites chez les Sorel, au phare, et à la communion de sa sœur Isabelle.

Le Tout-Paris littéraire, artistique et aristocratique de ce début de siècle défile de page en page : Mallarmé, Signac, Pissarro, Daudet, Berthe Morisot, Debussy, Mounet-Sully, l'abbé Mugnier, Henry Bordeaux, Abel Hermant, Pierre Benoit, F. Mauriac, les Morand, Heredia, les femmes des bars de la place de la Madeleine. A chaque fois, des remarques assassines. A l'enterrement de l'académicien Thureau-Dangin (année 1913), Régnier écrit : « le cardinal-archevêque de Paris donne l'absoute. Sous la calotte rouge, sous la mitre d'argent, il marque bien mal, avec sa large figure insignifiante et vulgaire. Il a une tête de cuisinier et, quand il tient le goupillon, il a l'air de tourner une sauce ».

Henri de Régnier, l'homme au monocle rendu célèbre par le double portrait, avec Pierre Louÿs, de Jacques-Emile Blanche, cultive son urbanité parfaite (Léautaud), sa politesse raffinée (Abel Bonnard), le vousoiement, la conversation exquise et l'ironie délicate (Goncourt). *Les Cahiers* en sont l'image littéraire parfaite. C'est un régal. Relisons l'enterrement de Rostand en 1918 : « ...une foule compacte, curieuse, grouillante, où la notabilité parisienne coudoie la ménagère du quartier et l'apache du Gros-Caillou... Marie Murat s'en va, goguenarde et peinturlurée. La duchesse de Rohan se retire d'un pas lourd, en infirmière. Cabotins et poètes, le tout Paris des coulisses, des cafés et des salons... Pauvre Rostand ! ». Duchesses et apaches, le monde littéraire de Régnier. Vraiment un régal. Il a par contre des phrases convenues et, tout à fait de son

Henri de Régnier
de l'Académie française

Les Cahiers
inédits

1887 - 1936



époque, sur les divorcés, les homosexuels (année 1890), mais en 1919, il écrit : « Ne juge pas les gens sur leur réputation, tu aurais peut-être à te mal juger toi-même » et en 1933, il crie « Que direz-vous, Français, quand Mussolini pissera contre la colonne Vendôme et quand Hitler viendra, sous l'Arc de Triomphe, chier sur la tombe du Soldat inconnu ! ». Non seulement un régal, mais une suite de « joies ténébreuses ».

Jean BERGERET

N.B. Les musées de Honfleur et de Lisieux conservent des souvenirs de Henri de Régnier (habit d'académicien, photos et livres pour le premier, lettres et livres pour le second).

Le Daguerriéotype français, un objet photographique

Exposition Musée d'Orsay, Paris, 13 mai - 17 août 2003. Catalogue collectif sous la responsabilité scientifique de Quentin Bajac et Dominique Planchon de Font-Réaulx. Réunion des Musées nationaux, 2003.

Une passion française : la photographie et l'une de ses premières techniques, le daguerriéotype dont la première diffusion publique a lieu en 1839 (publication du procédé de Daguerre).

Une exposition étrange, peu conforme aux règles habituelles selon lesquelles l'œuvre d'art doit être bien vue. Ici, il faut s'approcher, de face, ou de biais, parfois avec une loupe, pour voir le sujet de ravissement, un homme inconnu, une femme en voile, des groupes, des toits...

Une suite de bons mots d'auteurs sur cet objet : « art nouveau dans une vieille civilisation » de Gay-Lussac, « la théorie de l'esthétique daguerrienne est à faire » de Francis Wey en 1851, « quel avantage pour les architectes de pouvoir emporter en dix minutes sur une image toute la colonnade de Baalbek ou le bric-à-brac d'une église gothique » d'Alexander von Humboldt en 1839, « si la découverte sublime de M. Daguerre, en simplifiant tous les moyens d'imitation, ne devait pas servir aux progrès de l'art qui n'est pas, disons-le bien, seulement l'imitation, mais l'imitation qui le domine de toute la hauteur de l'intelligence sur la nature » de Amans de Cl., *Examen du Salon de 1839*, Paris.



Louis-Adolphe Humbert de Molard (1800 - 1874)
Le prisonnier, portrait de Louis Dodier, vers 1847.
Daguerriéotype.
Collection Musée Gatien Bonnet, Lagny-sur-Marne

Des œuvres en majorité sans nom d'auteur. Mais quand ceux-ci sont connus, le Pays d'Auge est très bien représenté. Parmi les grands amateurs retenus par les commissaires de l'exposition, Adolphe Humbert de Molard (1800-1874) est augeron par sa mère, née Robillard d'Argentelle. Dans le château familial d'Argentelle, près de Manerbe, il photographie ses familiers dans des scènes composées reflétant les activités domestiques ou des tableaux vivants dans lesquelles son garde-chasse, Louis Dodier, joue un rôle considérable et parfois trouble. Outre leur intérêt lié à la technique photographique, les photographies de Humbert de Molard constituent un répertoire remarquable des costumes, des objets utilisés par une partie de la société augeronne de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Une petite merveille ! Peut-être la plus petite des œuvres présentées dans cette exposition, mais quel coup au cœur ! Le

portrait (en 1842) de Delacroix par son cousin Léon Riesener (1808-1878), dont le petit-fils, Julien Pillaut, a acheté le château de Saint-Germain de Livet en 1925. L'auteur de la notice souligne le talent de Riesener à saisir la complexité de la personnalité du grand peintre romantique.

Et ces deux hommes, associés dans la réalisation de photographies de nus (*Album Durieu* de la Bibliothèque nationale de France), nous renvoient aux premiers rapports de la photographie et de la peinture et aux premiers commentaires qui soulignaient « combien le daguerriéotype était susceptible de rendre service à l'art en le soulageant de son devoir d'imitation, lui permettant ainsi de retrouver sa vraie grandeur, celle de la pensée ».

Jean BERGERET